NOUVELLE REVUE
THÉOLOGIQUE

49 Nº 5 1922

La valeur historique du quatrième évangile d'après un ouvrage récent

Joseph HUBY

p. 229 - 243

https://www.nrt.be/es/articulos/la-valeur-historique-du-quatrieme-evangile-d-apres-un-ouvrage-recent-3073

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

La valeur historique du quatrième évangile d'après un ouvrage récent

Après tant d'ouvrages, inspirés par un radicalisme sans merci, quelle aubaine de rencontrer enfin un auteur qui traite le quatrième évangile avec une sympathie respectueuse! Il est à peine exagéré de comparer cette impression de réconfort à la dilatation d'âme qu'on éprouve en passant des régions dévastées par la guerre aux paysages civilisés de l'Ile de France. Le *Regius* professeur de l'Université de Cambridge, le Dr H. V. Stanton, est l'un de ces rares exégètes non catholiques, qui osent aborder l'œuvre joannique, comme on approche d'une source d'eau vive, non pour la dissiper dans les sables vains, mais pour en admirer la profondeur et y chercher le rafraîchissement.

Le livre qu'il vient de publier est le troisième et dernier tome d'une série commencée en 1903 (1). Le premier volume étudiait le témoignage qu'a rendu à nos évangiles l'Église des premiers siècles. Le second était consacré aux Synoptiques. Celui qui a récemment paru, est tout entier réservé à saint Jean. Ce n'est point excessif : la pensée joannique est si riche qu'un volume ne l'épuise pas.

Marquons dès l'abord le caractère de l'ouvrage. Il n'y faut pas chercher une exposition approfondie de la théologie joannique. Le Dr Stanton n'avait pas dessein de nous la donner. Il s'est proposé avant tout d'examiner la valeur historique du quatrième évangile. Il a voulu, pour sa part, montrer comment on pouvait utiliser cet écrit pour retracer l'histoire de la révélation personnelle de Jésus et de son ministère parmi les hommes.

Dès la lecture du premier chapitre, qui résume à grands

(1) *The Gospels as historical documents.* Part. III, *The Fourth Gospel*, by Vincent Henry Stanton, Fellow of Trinity College, Regius professor of Divinity in the University of Cambridge. Cambridge, University Press, 1920. In-8°, VI-293 pp. Prix : 20 shillings.

traits la controverse joannique à partir de Baur et de son école, l'on pressent que l'auteur entend réagir de façon notable contre les conclusions subversives de la « haute critique ». Il a suivi d'un œil vigilant l'histoire de ces outrances. Bien mieux, à la différence de trop nombreux savants ou érudits qui penchés sur leurs livres oublient d'ouvrir les fenêtres pour entendre ce que dit *the man in the street*, il a perçu l'écho de ces théories dans les âmes chrétiennes. Sur le terrain de l'histoire évangélique, les fantaisies radicales sont autre chose que des caprices d'enfants terribles. Elles risquent de blesser les âmes à la source même de leur élan spirituel et religieux. Le Dr Stanton a vu la gravité de la question, et cette compréhension sympathique est bien faite pour l'incliner à la pondération et à la sagesse.

« On ne peut que regretter, écrit-il, que ceux qui se croient autorisés à parler au nom de la critique, nient, en grande majorité, que le quatrième évangile ait une valeur historique propre et ajoute rien de certain aux enseignements des Synoptiques. Même des écrivains qui se sont donné la tâche d'édifier le peuple chrétien, se sont si pleinement convaincus de la justesse de cette conclusion, qu'ils pensent évidemment rendre aux fidèles le plus signalé service, en représentant le quatrième évangile comme le simple témoignage d'une expérience spirituelle. En d'autres termes, ils regarderont l'auteur comme un grand mystique chrétien, mais lui refuseront la qualité d'historien. Ils estimeront ses méditations à la même mesure que celles des grands mystiques qui nous ont été conservées et ne les mettront pas dans un ordre à part. Cependant l'espoir ainsi caressé que le quatrième évangile peut être dépouillé de ses titres historiques, sans perdre son prestige de guide religieux et spirituel, n'a que trop de chances de se révéler comme illusoire. L'expérience spirituelle de l'auteur du quatrième évangile et celle des mystiques chrétiens dans toutes les générations, ont été intimement liées.

à la croyance en la vérité historique de l'apparition de Jésus-Christ sur la terre, telle qu'elle nous est présentée dans ses grandes lignes par le quatrième évangile. On peut se demander si pour des penseurs d'esprit lucide les deux choses sont séparables, et le fait de cette liaison nous est un motif extrêmement fort de chercher avec un soin scrupuleux à porter un exact jugement sur le bien fondé de la croyance à l'historicité du quatrième évangile.

Ces préoccupations largement humaines et chrétiennes sont tout à l'honneur de celui qui les éprouve. Elles reparaissent plus d'une fois au cours de l'ouvrage, sans détriment de l'intérêt ni de la science, tout au contraire. De même que le professeur de Cambridge ne peut oublier qu'il est un homme écrivant pour d'autres hommes, de même il se garde bien de se figurer le dernier des évangélistes à la manière des princesses des contes de fées, hermétiquement murées dans leurs palais jusqu'à l'arrivée de quelque prince charmant. A l'étude minutieuse des textes, telle qu'on peut l'attendre d'un *scholar*, rompu aux meilleures méthodes philologiques, il joint les considérations générales, les vues synthétiques qui ressuscitent une époque disparue, replacent un écrivain dans son milieu et dans son cadre, essaient de deviner les influences qu'il a exercées et les réactions qu'il a subies. L'interdépendance est la loi des êtres; moins que tout autre, un historien ne peut la négliger.

A la différence de l'école de Baur, le Dr Stanton ne s'est pas fait *a priori* une conception du quatrième évangile, de ses tendances, de son but, pour imposer de gré ou de force cette vue préjudicielle à l'interprétation des documents. Il part des textes et, — sauf une exception importante, il est vrai, que nous noterons et discuterons plus loin —, les considérations plus larges de psychologie humaine et religieuse sont appelées, non pour être substituées aux témoignages, mais pour les éclairer.

Au seuil de l'ouvrage une première question se pose : le quatrième évangile est-il l'œuvre d'un seul auteur? Les anciens interprètes, aussi bien que la grande majorité des exégètes contemporains, sont tellement persuadés de cette unité qu'ils ne songent même pas à envisager l'hypothèse adverse. On chercherait en vain dans la tradition le moindre soupçon que le quatrième évangile ait pu être le résultat d'une compilation, et pour infirmer cette unanimité, il faudrait des raisons de critique interne bien sérieuses. En ces trente dernières années, pourtant, des érudits, presque tous allemands, ont entrepris la dissection de l'œuvre joannique, à l'effet d'y découvrir pluralité d'auteurs et de « couches » rédactionnelles : ainsi a-t-on vu successivement paraître les systèmes de Wendt, Soltau, Wellhausen, Schwartz, B. W. Bacon, Spitta. Les divergences, souvent considérables, entre ces théories sont le signe non équivoque de l'arbitraire des méthodes employées. Le Dr Stanton n'a pas cru devoir se dispenser de rappeler ces hypothèses « stratigraphiques » et, sans les examiner dans le détail, — ce qui aurait été d'une infinie et fastidieuse minutie —, il a jugé utile d'y opposer un certain nombre de remarques générales.

Il note d'abord très justement le préjugé qui inspire ou risque d'inspirer ces amateurs de découpage de textes. « Il est important en cette question de ne pas se servir de critères d'unité qui ne seraient pas appropriés au quatrième évangile. Il ne faut pas s'imaginer que l'unité d'auteur implique nécessairement cette brièveté d'exposition, cette composition logique, cette fuite des répétitions qui satisfont l'esprit d'un lettré occidental. On ne peut s'attendre bonnement à rencontrer ces qualités dans l'œuvre d'un juif, que la culture hellénique, pour autant qu'il l'a reçue, n'a pas profondément pénétré, qui était de tempérament spécifiquement mystique et dont l'esprit était absorbé par deux ou trois grands

objets de contemplation. Un écrivain de cette trempe ne cherchera pas à produire la conviction par les raisonnements de la dialectique; sous des angles variés il présentera aux esprits des hommes, pour qu'ils les contemplent, les quelques grandes vérités dont il a senti l'importance vitale, de la même façon que lui-même a pris l'habitude de les contempler en vue de réaliser leur puissance. L'art d'un tel homme, — autant qu'on peut parler d'art —, consistera à maintenir ces deux ou trois thèmes principaux aussi longtemps que possible devant les yeux de ses auditeurs ou lecteurs, en combinant les répétitions des mêmes pensées fondamentales avec de légers changements de forme. Il peut donc arriver à des critiques d'être beaucoup trop pressés d'imaginer que là où le quatrième évangile, après quelque intervalle, reprend un sujet déjà traité, il y a eu solution de continuité, accidentelle ou intentionnelle, et que pour retrouver l'ordre primitif il faut souder les deux passages. »

Pour quiconque n'entend pas appliquer au quatrième évangile les règles de la composition classique et se souvient qu'en particulier l'art des transitions est étranger au génie sémitique, l'unité d'auteur ne fait pas de doute. L'homogénéité de l'évangile est fatale à toute théorie qui veut le transformer en une sorte de mosaïque : dans toutes les parties de l'ouvrage se révèlent le même style, le même esprit, les mêmes points de vue doctrinaux. Ces caractères très spéciaux appartiennent à la trame la plus intime de l'œuvre. Les connexions entre les récits et les discours sont d'une nature si subtile, leur mutuelle implication si profonde, le dessein de mettre en lumière, dans les faits et les paroles, les mêmes vérités essentielles, si apparent et si fidèlement poursuivi à travers tout l'évangile, que ce mélange d'unité et de complexité suppose nécessairement une même pensée directrice, présidant à l'ensemble comme au détail de la composition.

Tout en maintenant l'unité d'auteur, l'exégète anglican ne

ferme pas les yeux aux faits plus notables, apportés par les partisans de la pluralité. Il ne songe pas à nier le caractère fragmentaire du quatrième évangile, ni l'absence fréquente de transitions ou l'apparence qu'ont certains récits de rester suspendus en l'air : tels l'histoire de Nicodème au chapitre III ou l'épisode des Grecs, au chapitre XII, 20 sqq., dont on ne sait comment ils ont fini. Mais ces traits peuvent s'expliquer, sans qu'il soit nécessaire de multiplier les rédacteurs.

Pour rendre raison de ces particularités, le Dr Stanton a cherché à restituer la manière dont le quatrième évangile a été composé. Ici encore les remarques judicieuses abondent. Le cas du quatrième évangile n'est pas absolument le même que celui des Synoptiques. Ceux-ci reproduisaient la catéchèse primitive, l'enseignement proposé communément aux néophytes. L'évangile joannique a paru plus tard, vers la fin du Ier siècle, pour répondre à des besoins en partie nouveaux. Son auteur, « un homme exceptionnel », n'entendait pas simplement reprendre l'exposé de la catéchèse commune; il avait son dessein particulier, qui était de manifester, par un choix d'œuvres et de discours, la gloire du Fils de Dieu. Ces distinctions, dont il faut tenir compte, n'excluent cependant pas toute analogie entre saint Jean et les Synoptiques.

De part et d'autre, la rédaction a été préparée par la prédication orale. A l'imitation des trois premiers, le quatrième évangile, avant d'être fixé par écrit, a dû être parlé par son auteur. Il n'y faut pas voir, comme c'était la tendance de l'école de Baur, un chef-d'œuvre jailli tout d'une pièce, dans un éclair de génie, du cerveau d'un grand écrivain. L'ouvrage a été longuement préparé, pensé, prêché par fragments, avant de prendre sa forme littéraire définitive. Suivant les besoins de ses auditeurs, le prédicateur variait les thèmes de ses entretiens : tantôt il racontait l'histoire de la Samaritaine, tantôt il rapportait tout ou partie du Discours après la Cène. L'unité de pensée et de sentiment mettait un lien secret entre

ces expositions orales, car toutes se rapportaient aux grandes vérités sur lesquelles s'était arrêté de préférence l'esprit contemplatif de l'évangéliste : divinité du Christ avec les signes qui la manifestaient, réponses diverses des âmes, opposition de la lumière et des ténèbres, de la foi et de l'incrédulité. Quand au terme d'une longue carrière apostolique l'évangéliste réunit par écrit récits et discours, il arriva naturellement que ces fragments de catéchèse étaient pénétrés d'un même esprit et convergeaient vers une même fin. Rien n'oblige non plus à supposer qu'après cette période de préparation orale l'évangile a été composé d'un seul jet, sous une forme invariable. Après une première rédaction, l'auteur a pu reprendre son œuvre et, sans la refondre complètement, la retoucher, y ajouter ; spécialement il a pu compléter des discours par l'addition de sentences du Seigneur qui se rapportaient au même objet. La supposition est d'une psychologie vraisemblable : l'insertion de nouveaux fragments dans une première rédaction, sans refonte proprement dite, expliquerait mieux que les théories documentaires ce que certaines transitions peuvent avoir d'imparfait (1).

Ces vues sur l'origine du quatrième évangile laissent pressentir quelle place le Dr Stanton fera à la théorie du Logos. Bien que cette doctrine soit mise en tête de l'évangile et nous soit présentée comme la clef qui donne l'intelligence du mystère du Christ, ce serait une erreur de croire que dans son propre développement la pensée de l'évangéliste a suivi

(1) Le Dr Stanton incline cependant à faire aux théories documentaires deux concessions importantes : le chapitre VI, en totalité ou en grande partie, et les chapitres XV-XVII pourraient être des insertions postérieures, dues soit à l'évangéliste, soit à un autre rédacteur. Nous n'avons pas d'objection de principe à ce que l'évangéliste ait repris sa première rédaction pour y ajouter quelques compléments ; mais l'hypothèse d'une interpolation aussi considérable que le chapitre VI ou les chapitres XV-XVII par un rédacteur postérieur, sans relation avec l'évangéliste, soulève plus de difficultés qu'elle n'en résout.

la même marche. « Il semble au contraire que dans le prologue et le corps de l'évangile nous ayons l'histoire de la pensée de l'évangéliste en ordre inverse. » La doctrine du Logos n'a pas été pour lui un point de départ, mais un aboutissant. Aux origines de sa prédication, il ne s'est pas appuyé sur cette idée pour en déduire sa conception du Christ, vie et lumière des hommes, ou la préexistence du Fils de l'homme auprès de Dieu : ceci a précédé cela. Après des années de méditation et d'enseignement, le terme de Logos a fourni à l'évangéliste la formule particulièrement heureuse d'une doctrine déjà ferme dans son esprit, la synthèse harmonieuse de conceptions déjà acquises. Loin d'avoir été le germe d'où est sorti le développement doctrinal du quatrième évangile, la théologie du Logos en est bien plutôt la fleur épanouie.

Sous quelles influences s'est opérée cette synthèse? La façon même dont le Dr Stanton a expliqué la composition du quatrième évangile, le sépare des critiques de moins en moins nombreux, qui prétendent rendre compte du prologue par l'action directe des idées philoniennes. L'exégète anglican ne pousse cependant pas la réaction contre l'école de Tubingue et ses disciples attardés jusqu'à soutenir que la lecture de l'Ancien Testament a été le seul stimulant de la pensée de l'évangéliste. Il prend une position intermédiaire. Sans nier l'influence de la Bible, spécialement du livre de la *Sagesse*, en y ajoutant même l'action de la pensée paulinienne, il maintient la vraisemblance d'un contact entre la théologie joannique et l'alexandrinisme, tel qu'il nous est révélé dans les œuvres de Philon. Contact léger, influence indirecte.

« Le corps de l'évangile nous présente une matière accumulée pendant des années de méditation et d'enseignement... Il reflète des croyances christologiques que l'auteur a tenues, des modes de penser auxquels il s'est accoutumé, avant d'avoir saisi l'idée du Logos et de l'avoir appliquée à la personne du Christ. Il n'y aurait rien d'étrange à ce qu'il ne

se fût familiarisé avec cette idée ou du moins n'y eût prêté attention qu'après une assez longue pratique de la prédication chrétienne. Aucune nécessité de supposer que l'évangéliste se soit appliqué à l'étude directe des écrits de Philon ou de quelque autre philosophe. A une époque où les conférences et les discussions sur des sujets philosophiques étaient si fréquentes dans les lieux publics et pour une large mesure remplaçaient la lecture, il a très bien pu entendre exposer les conceptions philoniennes par quelque juif alexandrin cultivé, par quelque Apollos, discourant dans une salle ou sous un portique, pendant une visite à Éphèse. Il a pu saisir l'idée de Logos comme une conception centrale qui l'aidait à définir sa propre doctrine et lui offrait la formule cherchée d'une vérité dont il avait déjà le sentiment. »

En l'absence de tout témoignage positif, ces suggestions restent du domaine des conjectures. Que l'évangéliste ait pris contact avec l'idée de Logos de cette façon ou d'une autre, une chose est certaine : la conception philonienne n'a pas modelé son œuvre ni transformé sa foi antérieure. Elle a pu jouer le rôle d'excitant, mais c'est l'évangéliste qui a tiré au clair et amené à sa perfection cette doctrine du Logos, c'est lui qui en a fait le lien synthétique de vérités dont il avait déjà la ferme possession.

La même modération de jugement inspire l'étude du symbolisme joannique. On sait que des critiques radicaux, dont M. Loisy est le plus connu, décèlent des intentions allégorisantes dans les plus menus détails. Un allégorisme subtil pénètre tout et tend à tout défigurer, les miracles, les discours et les personnages, les moindres circonstances de temps et de lieu, les chiffres et les dates. C'est là, dit le Dr Stanton, exagération manifeste. Prétendre que l'évangéliste a imité les procédés de Philon et autres allégoristes anciens, est une affirmation qui ne s'appuie sur « rien qui mérite le nom de preuve ». Nous connaissons la manière philonienne. Dans

son exégèse de l'Ancien Testament, le Juif alexandrin pratique ouvertement l'allégorie, il expose minutieusement les significations plus ou moins artificielles qu'il trouve aux récits de la Bible, il ne laisse rien à deviner à l'ingéniosité de ses lecteurs. Le quatrième évangile est très éloigné de ces raffinements. Si son auteur avait eu toutes les intentions qu'on lui prête, comment croire qu'il ne les aurait pas manifestées clairement, d'autant plus que ce symbolisme, créé, dit-on, par la libre imagination d'un mystique, n'était pas du domaine de la littérature courante? L'évangéliste annonçait au monde une vérité nouvelle; c'était pour lui un devoir et une nécessité de parler net.

Pour déterminer la part de symbolisme que contient l'œuvre joannique, la méthode la plus sage est de s'en tenir au témoignage des textes, de suivre les indications clairement exprimées par l'évangéliste, sans lui prêter des arrière-pensées si profondes que personne n'en a soupçonné l'existence avant l'exégèse radicale de la seconde moitié du XIXe siècle. Lorsque l'évangéliste veut confirmer une vérité par l'application allégorique d'un fait, lui-même suggère le rapport qui les unit. Ainsi la multiplication des pains est l'occasion du discours sur le pain de vie; la guérison de l'aveugle-né est encadrée par les affirmations de Jésus qu'il est la lumière du monde; la résurrection de Lazare illustre sa maîtrise de la vie. L'évangéliste interprète explicitement la parole de Jésus sur le temple (II, 19-22) comme une prédiction de la résurrection. Il nous présente dans l'épisode du lavement des pieds tout à la fois un exemple d'humilité et une image de la pureté spirituelle qu'exige la participation à la table du Seigneur. La transfixion de Jésus sur la croix, avec le flux d'eau et de sang, est racontée, il est vrai, sans commentaire explicatif, mais l'insistance avec laquelle l'évangéliste affirme la réalité du fait, est un signe qu'il y attache un sens profond, dont tout chrétien pouvait percevoir au moins

quelque chose. Dans les discours de Jésus, des objets matériels servent à figurer les vérités les plus hautes : ainsi le pain, l'eau, la vigne. Mais, dit très bien l'exégète anglican, « ce symbolisme du quatrième évangile est caractérisé par une simplicité et une dignité qui font souvent défaut dans les allégories de Philon. Les comparaisons employées dans l'évangile reposent sur de réelles analogies entre les choses de l'ordre naturel et surnaturel, comme les paraboles dans les Synoptiques. »

Autre différence avec l'allégorisme alexandrin. A lire Philon, on a l'impression que pour lui la Bible tire sa réelle valeur de la profondeur et de la multiplicité de ses significations allégoriques, et qu'elle justifie par là son caractère de livre inspiré. « Pour l'évangéliste, au contraire, les œuvres de Jésus et tous les événements de sa vie étaient de la plus haute importance, en tant que faits historiques, indépendamment des vérités particulières dont tel ou tel pouvait être le symbole. Par ses œuvres Jésus manifestait sa gloire ; par elles il prouvait sa messianité ; par ce qu'il a fait et souffert, il a donné la vie au monde. L'évangéliste a pu être persuadé, — et nous avons des indications que de fait il l'était —, que tout dans la carrière du Sauveur sur terre était divinement ordonné. Ce sentiment a pu l'incliner à rapporter certains détails des traditions évangéliques, sans prétendre pour autant expliquer leur signification. C'est là une attitude d'âme très différente de celle de l'allégoriste. »

Le Dr Stanton n'est pas moins réservé quand il s'agit d'apprécier l'influence qu'ont pu exercer sur l'auteur du quatrième évangile les religions du monde gréco-romain ou les doctrines gnostiques. En ces derniers temps les cultes à mystères ont pris une place de premier plan dans l'histoire de la rencontre de l'hellénisme et du christianisme. Il a été de mode, en certains milieux, non seulement de comparer les mystères païens et le mystère chrétien, — ce qui est en soi

légitime et peut avoir son intérêt, — mais de passer sous silence ou d'exténuer les oppositions radicales, d'accentuer indûment les ressemblances superficielles, de transformer en emprunts directs des analogies lointaines, et naturellement c'est toujours le christianisme qui est le parent pauvre et joue le rôle d'emprunteur. L'imitation consciente des cultes païens aurait commencé dès les temps apostoliques, avec saint Paul et saint Jean. Le Dr Stanton proteste contre cette défiguration de l'histoire. Des écrivains, comme Reitzenstein, lui paraissent avoir perdu tout équilibre de jugement, — littéralement, « avoir la balance de leur jugement totalement sens dessus dessous », — quand ils traitent des rapports des religions à mystères et du christianisme. Le surnaturel étant un approfondissement de la nature, la dilatation, sous l'action de la divine grâce, de ses capacités et virtualités, il serait étrange qu'il n'y eût pas d'analogies entre la religion chrétienne et les cultes qui, au milieu d'une végétation touffue et souvent malsaine de rites et de croyances, ont cependant gardé quelques notions religieuses fondamentales. Mais « il est inconcevable que l'apôtre Paul ou l'auteur du quatrième évangile aient entrepris délibérément de calquer le christianisme sur les cultes païens et les religions à mystères. Étant donnée l'horreur que leur éducation juive devait naturellement leur inspirer et leur inspirait de fait pour l'idolâtrie, ils ne pouvaient avoir que de la répulsion pour les cultes des mystères. Il n'y a pas d'indice qu'ils les aient distingués d'une façon quelconque des autres rites païens ou leur aient prêté une attention spéciale. Il est donc tout à fait invraisemblable qu'ils les aient imités consciemment et de propos délibéré. »

La dernière partie de l'ouvrage — 80 pages — est consacrée à l'examen comparé de saint Jean et des Synoptiques. De cette étude, menée avec clarté et méthode, ressort la valeur historique ferme du quatrième évangile. Pour les récits, les conclusions de l'exégète anglican rejoignent généralement

celles que n'ont pas cessé de défendre les auteurs catholiques. Les faits de la vie du Christ, narrés dans le quatrième évangile, peuvent facilement s'harmoniser avec les données des Synoptiques et y ajoutent un supplément précieux d'information : tour à tour sont examinés à ce point de vue le témoignage et l'œuvre de Jean-Baptiste, la vocation et la foi des disciples, le ministère de Jésus en Galilée et à Jérusalem, les récits de la Passion et de la Résurrection, et de toutes ces discussions se dégage cette même conclusion que les narrations joanniques nous permettent de mieux comprendre le développement du ministère du Christ.

De même l'enseignement du Christ dans le quatrième évangile ne contredit pas la doctrine des Synoptiques, mais il la complète et l'éclaire. « A considérer attentivement les choses, dit M. Stanton, on reconnaît, je crois, que la difficulté essentielle ne consiste pas en ce que la même personne ait donné son enseignement sous ces deux formes différentes ; elle consiste plutôt en l'une de ces deux formes, considérée en elle-même. Si Jésus a su et a déclaré qu'il était venu dans le monde comme le Divin Sauveur de l'humanité, il serait étrange qu'il n'eût pas pourvu aux besoins moraux et spirituels des hommes en leur communiquant des connaissances spirituelles d'une élévation fort inégale. » Dans le quatrième évangile, toute la lumière est concentrée sur la personne de Jésus et ses relations avec le Père. Dans les Synoptiques, les discours portent principalement sur le Règne de Dieu, sur son développement, sur les conditions à réaliser pour entrer dans le royaume et pour y vivre, mais la doctrine des relations de Jésus avec le Père, pour être énoncée moins fréquemment et plus brièvement que dans l'enseignement joannique, n'est pas absente. Dans nos trois premiers évangiles, Jésus revendique pour sa personne de stupéfiantes prérogatives, *tremendous claims*, dont les discours joanniques ne sont qu'une expression plus claire et plus déve-

loppée : dans le récit de la tentation et les guérisons de possédés, le Christ apparaît comme l'Adversaire et le Vainqueur du démon (cf. Jo., XII, 31 ; XIV, 30 ; XVI, 11) ; dans la parabole des vignerons homicides, comme l'Héritier, le Fils unique du Maître de la vigne ; il est le parfait Révélateur du Père, dont il est seul à posséder une connaissance compréhensive (Mt. XI, 27 ; Lc., X, 22) ; le Juge universel, le Seigneur à qui tout a été confié, le Fils en un sens unique et plénier, l'objet suprême du culte dans la sainte Eucharistie (1), le Dispensateur de l'Esprit-Saint. L'importance de ces déclarations, remarque M. Stanton, ne doit pas se mesurer à leur nombre ; si elles sont autre chose que les rêves d'un fanatique, elles ont dû jouer, dans la mission de Jésus sur terre, le rôle d'idées directrices. En les accentuant et en les développant, le quatrième évangile ne faisait donc que mettre en pleine lumière ce qui avait donné au caractère du Christ cohérence et solidité. Les Synoptiques ne nous ont conservé que de brèves déclarations de Jésus sur sa personne, mais « il est improbable que de telles paroles, si elles ont été prononcées, aient été isolées dans les entretiens de Jésus avec ses disciples ; rien que pour être intelligibles, pour exercer sur leurs esprits l'impression qu'elles devaient produire, il a fallu qu'elles fussent répétées et développées. »

Pourquoi, en terminant, faut-il avoir le regret de constater que cette étude solide et consciencieuse est déparée par un notable déficit? Le Dr Stanton n'a pas eu l'audace d'être traditionnel jusqu'au bout. Tout en défendant la valeur historique ferme du quatrième évangile, il a sacrifié son origine proprement joannique. Le quatrième évangile ne serait pas l'œuvre de Jean, fils de Zébédée, mais d'un autre disciple, plus jeune, lui aussi palestinien, qui, sans avoir

(1) Le Dr Stanton, qui n'est pas ritualiste, réduit indûment la portée des paroles de la consécration : il n'y voit que l'expression de la dépendance mystique qui unit le chrétien au Christ vivant en lui.

suivi personnellement Jésus, a pu être en contact avec Jean l'Apôtre. Ce contact reste d'ailleurs assez indéterminé, mais certainement il n'a pas été tel que nous puissions nous flatter d'avoir dans le quatrième évangile la pensée personnelle de saint Jean et une relation autorisée de son enseignement.

Aucun témoignage positif n'est apporté à l'appui de cette assertion. Le grand argument est tiré de la psychologie que l'on prête au fils de Zébédée : comment le pêcheur du lac de Tibériade, l'Apôtre que saint Paul dans l'épître aux Galates (II, 9) nous représente comme une des colonnes de l'Église de Jérusalem, a-t-il pu devenir le théologien du Logos, l'adversaire déterminé des Juifs dans le quatrième évangile? Une telle transformation n'est vraisemblable, nous dit le Dr Stanton, que dans un disciple plus jeune et d'intelligence plus malléable.

Il est permis de s'étonner que cette difficulté, — si difficulté il y a —, ait pu faire tant d'impression sur le Dr Stanton qu'elle a prévalu dans son esprit contre le témoignage de la tradition patristique et les affirmations de l'évangile lui-même. Pour résoudre un problème de psychologie religieuse, qui n'offre pas à la thèse traditionnelle d'obstacle insurmontable, le Dr Stanton se voit acculé aux interprétations de textes les moins vraisemblables. C'est vraiment lâcher la proie pour l'ombre. L'exemple est caractéristique de ces défaillances auxquelles, en dehors du magistère vivant de l'Église, succombent les meilleurs des exégètes et historiens non-catholiques, même en des questions qui paraissent de l'ordre purement critique.

Ore Place, Hastings. JOSEPH HUBY, S. I.